

LES MOTS DANS LA PEINTURE DE JEAN-BAPTISTE BERNADET PAR DEVRIM BAYAR, 2006

Dans les « Mots dans la peinture », Michel Butor décrivait les diverses formes et fonctions des écrits dans la peinture occidentale du Moyen âge à nos jours et mettait en évidence le fait que l'expérience esthétique des images n'est jamais exclusivement visuelle. Qu'ils demeurent autour du dispositif pictural, tels les titres, les légendes et autres commentaires, ou qu'ils soient inscrits au sein même de la représentation, tels que la signature ou les illustres coupures de journaux collés sur les toiles de Braque et Picasso ou encore les dénominations peintes de Magritte, les mots, démontrait Butor, infléchissent immanquablement notre regard.

Si la présence de mots dans la peinture n'est donc pas une nouveauté, la culture occidentale – à l'inverse des sociétés non occidentales – a longtemps établi une stricte séparation entre les deux registres. La problématique de la vocation discursive des images artistiques, ou l'idée de l' « ut pictura poesis » selon la formule d'Horace, agite en effet toute l'histoire de l'art occidental, de l'Antiquité à la période contemporaine. Si, dès le cinquième siècle av. J.-C., Simonide de Céos définissait la peinture comme une poésie muette et la poésie comme une peinture parlante, l'idée du parallélisme entre peinture et poésie ressurgit fortement à la Renaissance dans le cadre de la promotion de la peinture dans la hiérarchisation des arts : la parenté entre les deux sert, en effet, d'argument principal pour la promotion de la peinture du registre des arts « mécaniques » à celui des arts « libéraux ». La comparaison se radicalise chez les auteurs au cours du classicisme du dix-septième siècle, en particulier en France et en Grande-Bretagne, qui prônent une nette supériorité du modèle littéraire, tant du point de vue de la pratique picturale que de l'interprétation des œuvres.

A rebours de la séparation académique des arts, les artistes romantiques initient une recherche de « correspondances », dont le poème baudelairien du même nom est un des exemples les plus connus. Un siècle plus tard, les relations entre les arts plastiques et du langage ont pris une ampleur inégalée : du cubisme et du futurisme, jusqu'à l'art conceptuel et la figuration libre, texte et image cohabitent un même espace où ils se superposent, se combinent, ... La substance linguistique occupe désormais l'activité plastique au point d'en devenir parfois le lieu. Le recours aux mots consiste à explorer non seulement les possibilités formelles de la lettre mais aussi la valeur significative du texte. Les œuvres sont donc visibles et lisibles, à la fois forme et sens, objet et discours.

Peintre de formation, Jean-Baptiste Bernadet (né à Paris en 1978 – vit et travaille à Bruxelles depuis l'an 2000) a d'abord travaillé aux confins de l'abstraction avant d'introduire, en 2004, ses premiers mots en peinture avec la sentence désabusée « I have lost my illusions ». Tirant de la conscience du manque une énergie et une créativité extraordinaire, cette toile inaugure une série extrêmement fertile de peintures de mots. Peinture charnière, *I have lost my illusions* annonce les traits saillants du travail récent de Jean-Baptiste Bernadet.

D'entrée de jeu, le choix de la langue anglaise sème le doute quant à la sincérité de l'auteur. Phrase toute faite, « ready-made », le sens de *I have lost my illusions* oscille entre la confiance dramatique et la réplique de série B. Cette ambiguïté entre, d'une part, l'authenticité touchante d'un travail personnel et, d'autre part, la dérision des poncifs de la communication et de la construction de soi à l'aube du vingt et unième siècle, traverse

l'ensemble de la série des peintures de mots. Ainsi, l'interprétation de *Yeah* hésite entre l'acclamation spontanée et le cri de ralliement affligeant de la génération « cool » ; de la même façon, *I want to know why* balance entre la recherche de compréhension véridique et une parole de chanson pop.

Nombre de phrases de l'artiste sont soit conjuguées à la première personne – outre les deux tableaux précédemment cités, on peut noter *I superabound (but I still have nothing to do)*, *I have lost* ou encore *I can't see myself in your eyes* – soit se rapportent à la première personne, telles que les œuvres intitulées *Viens*, *Every moment is mine*, *Levitate me* et *Never leave me*. Cette importance accordée au sujet indique le travail sur soi de l'artiste (Jean-Baptiste Bernadet parle ouvertement du caractère introspectif de sa peinture) tout en stigmatisant une société individualiste au leitmotiv narcissique « me, myself and I ».

Par ailleurs, la revendication du « je » est un thème caractéristique du romantisme, dont on retrouve d'autres manifestations dans la série des peintures de mots. Ainsi, la vision sublime de la nature, et même de l'univers, où l'homme romantique trouve un nouveau champ d'expression pour les tourments de son âme – pensons à l'illustre romantique allemand Caspar David Friedrich qui en 1817 dépeint son *Voyageur contemplant une mer de nuages* seul face au spectacle infini de la nature, un au-delà céleste que l'homme ancré sur son rocher ne peut dépasser – s'incarne désormais en de grandes plaines qui s'étalent sous un immense ciel embrasé de couleurs ou sous une nuit étoilée dans la profondeur de laquelle l'artiste repère cet appel à l'aide : S.O.S. Outre les formules désillusionnées, les ciels ténébreux et les visions noires, il est un titre qui résume l'attitude romantique et auto-dérisoire du jeune peintre : *Héroïque solitude*.

Héroïsme, grandes plaines et langue anglaise ne laissent évidemment aucun doute quant à l'attachement de Jean-Baptiste Bernadet pour la peinture américaine et dont *I want muscles* est l'hommage peint. Ses peintures de mots font penser en particulier à l'oeuvre de Cy Twombly, pour qui peindre, écrire et dessiner s'équivalent, et surtout à celui d'Ed Ruscha qui, depuis les années soixante, retrace les nouveaux emblèmes de la vie américaine – des logos hollywoodiens aux pompes à essence stylisées – tout en adoptant le langage comme sujet même de son travail. Bien qu'à l'instar de ce dernier Jean-Baptiste Bernadet explore différents styles d'écriture, ceux-ci s'avèrent nettement moins lechés que les typographies d'Ed Ruscha. L'écriture de l'artiste français est généralement immédiate et expressive, tout comme les fonds desquels les mots se détachent. Ratures, coulures, couleurs criardes, compositions volontairement décentrées ou encore recyclage d'œuvres abandonnées qui apparaissent en filigrane des nouvelles créations, la peinture manifeste une extrême intensité, que je nommerai, selon le mot (peint) de l'artiste, « hhardeur ».

Devrim Bayar est critique d'art, commissaire adjointe et responsable des résidences au Wiels (Bruxelles), et directrice de rédaction de Code magazine (Bruxelles).